

J'ai
écouté
le bruit
des anges

Émilie Devienne

roman



Emilie Devienne

J'ai écouté le bruit
des anges

© Emilie Devienne, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6015-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur...

Truffe et sentiments, Pygmalion (Flammarion), 2016

Les 50 règles d'or de la première rencontre, Larousse, 2015

Les 50 règles d'or pour faire durer son couple, Larousse, 2014

Trouver (enfin) le bon ! Larousse, 2013

Les 50 lois des femmes qui réussissent, L'Archipel, 2011

Pour découvrir mes livres et suivre mon activité :

www.emilie-devienne.com

 <https://www.facebook.com/EmilieDevienne2auteure>

 <https://www.linkedin.com/in/emilie-devienne-4b847b1/>

1

Je ne vous apprend rien, le couple est une invention à haut risque. Chaque désillusion nous abat, chaque déception nous éreinte, chaque trahison nous accable, et chacune de ces épreuves, bon gré, mal gré, nous fait grandir. Ce que vous ignorez peut-être encore ou ce dont vous avez du mal à vous convaincre, c'est qu'a posteriori, cette épreuve nous offre un surcroît de puissance et l'opportunité de nous déployer. La guérison nous libère et nous portons de nouveaux habits de lumière. Cependant, aucune relation significative et, partant, aucune rupture ne se ressemble. L'amour nous rend plus forts autant qu'il nous confronte à notre plus grande vulnérabilité.

Une fois assénée la claque amoureuse, il nous appartient de choisir le plus tôt possible ce que l'on veut faire de son chagrin. Ne gaspillez pas vos douleurs, pour paraphraser Rainer Maria Rilke qui invitait le jeune poète à ne pas gaspiller son courage. Servons-nous de ces terribles tourments pour aller de l'avant au lieu qu'ils ne nous servent de prétexte à nous complaire dans un misérabilisme affectif et intellectuel. Certes, nous ne sommes pas égaux en ce qui a trait à la force de caractère qui soutiendra ce parti pris. Cependant, chacun à notre échelle, nous pouvons mobiliser notre volonté pour sortir de cette mauvaise passe par le haut. Subir le malheur de plein fouet n'est pas une fatalité.

Moi, j'ai ouvert un petit musée digne d'un détour insolite à quelques encablures d'une route nationale et j'ai donné à mon cœur un nouvel acolyte. Vous, ce sera aussi une nouvelle histoire, un nouveau job, la traversée de la France à pied, un tour du monde en vélo, l'expression d'un talent artistique que vous ne soupçonniez pas, une révélation sur le chemin de vie qui n'appartient qu'à vous. Peu importe. L'idée est qu'au plus profond de la crise, nous n'y croyons pas et pourtant non seulement allons-nous rebondir, mais en plus, nous y trouverons un nouveau bonheur. Tout n'est pas perdu. Il suffit de repérer les indices du changement. Ne remettez pas votre chagrin à plus tard. Il reviendra vous gifler tant et aussi longtemps que vous le nierez ou le musèlerez. Quitte à souffrir, autant vous écrouler une bonne fois pour toutes. Au fond de la piscine,

vous donnerez un bon coup de talon et vous remonterez. Le coup de foudre, la rencontre sentimentale et la séparation ne surviennent jamais par hasard. Nous aimerions le croire, mais en vérité, ces moments-clés nous poussent au changement, bon gré, mal gré.

En bon raz-de-marée, le chagrin d'amour ravage notre équilibre. Consentez à écouter votre douleur. Elle est tellement bruyante que vous consommeriez plus d'énergie à la masquer qu'à y prêter attention. Vous réveillerez des facettes endormies de votre personnalité. Comme par hasard, ces révolutions intimes surviennent à un moment inopportun. Vous me rétorquerez qu'il n'existe aucun concours de circonstances *ad hoc* pour souffrir. Certes, mais nous n'avons pas le choix. Le seul pouvoir dont nous disposons, c'est notre manière de réagir. Cette loi de la nature est difficile à admettre au plus fort de la crise, mais elle prévaut sur tout, un point c'est tout. Notre évolution passe par ces contradictions.

Quand les événements se sont précipités, mon quotidien s'égrenait entre un amoureux ni plus ni moins, une carrière artistique plus ou moins, un agent tantôt plus, tantôt moins, une mère plutôt moins que plus, un banquier trop plus que moins à mon goût et, privilège rare, des amis sans plus ni moins, des amis dans la plus pure tradition façon Montaigne et La Boétie, parce que ce sont eux, parce que c'est moi. Je ne voyais pas ce qui viendrait changer le cours de mon existence et, d'ailleurs, je n'aspirais à aucun changement, sauf sur le plan professionnel.

Je n'avais pas prévu ce qui m'arriverait. Mais j'ai bel et bien décidé de la suite.

— Attendez, je vous mets sur haut-parleur.

Un certain maître Raciné, notaire à Rouen, m'appelait pour la première fois et, soyons honnête, à mon plus grand étonnement. Il détenait, m'informa-t-il, un testament en ma faveur.

— Il doit y avoir une erreur. Une autre Edaine Martin. Moi, je suis comédienne, fauchée (ce qui est quasiment un pléonasme pour 90 % d'entre nous), parisienne, sans aucun aïeul en Normandie. Quant à ma mère, elle se porte comme un charme...

J'allais poursuivre au sujet de mon père lorsqu'il m'interrompit :

— Il s'agit d'un âne.

— Pardon ?

— Vous héritez d'un âne...

Je me sentis dans l'obligation de recadrer celui que je pris pour un plaisantin. Le coup de l'âne qui s'appelle Martin, on me le fait depuis mon plus jeune âge. Je connais par cœur l'anecdote de Saint-Martin et de son âne, quand le malheureux affamé brouta des grappes de raisin, tandis que Saint-Martin s'était endormi dans des vignes. Je m'appelle Edaine Martin, je n'y peux rien. Et si tous les ânes s'appellent Martin, je ne suis pas pour autant têtue comme un âne et je n'étais pas le cancre désigné, lauréate du fameux bonnet !

— Permettez-moi de rectifier une erreur courante, reprit le notaire, imperturbable : si l'enfant porte le bonnet d'âne, c'est justement pour lui donner l'intelligence de l'animal et non parce qu'il est bête. J'ajoute que si l'adage « Tous les ânes s'appellent Martin » existe bel et bien, il est aussi un dicton intéressant pour l'affaire qui nous occupe : « Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. » Maintenant, chère mademoiselle, mon temps est précieux, sans doute autant que le vôtre, et je vous saurais gré de m'écouter. Je réitère donc : vous héritez d'un âne, il a cinq ans et se nomme Curcuma.

— Que voulez-vous que je fasse d'un animal pareil dans vingt-sept mètres carrés ? Du saucisson ?

Le flegme de cet interlocuteur aurait pu laisser croire qu'il fut un sujet de Sa Majesté la reine Élisabeth II d'Angleterre.

— Je vous laisse voir avec mon clerc pour un rendez-vous. Mes hommages.

À peine ai-je eu le temps d'implorer – le verbe n'est pas trop fort – vingt-quatre heures de réflexion. Un âne ! ! Moi qui ne supporte déjà pas l'idée d'avoir un chat ou un poisson rouge, je n'allais pas regagner la capitale avec un bourricot au bout d'une longe.

Quand des événements imprévus me déroutent, mon réflexe « garde rapprochée » se déclenche illico sans faillir. J'ai ouvert le bal avec mon meilleur ami, David, coach sportif de son état. Je ne suis pas son genre et il n'est pas le mien, si tant est que j'ai un profil type du modèle masculin idéal. « La vraie rencontre amoureuse se vit comme une occasion de vérité¹ », ainsi que je l'avais affirmé avec le ton approprié lors de l'enregistrement d'un audioguide destiné à une exposition sur l'illusion.

— Tu ne devineras jamais...

— Tu as rangé ton bordel et tu es tellement fière que tu m'invites à venir prendre un pot avant que le chaos ne reprenne le dessus.

— D'abord, ce n'est pas du bordel, c'est un bazar baroque.

— Un bazar baroque... voyez-vous c'la.

David, dont l'humour légendaire devrait à l'occasion marquer une pause, poursuivit :

— Alors tu es enceinte. Tu me téléphones pour m'annoncer que tu attends un bébé. C'est à peu près la seule nouvelle – avec l'amélioration fulgurante de tes talents domestiques – qui mériterait que tu m'appelles en commençant la conversation par « Tu ne devineras jamais ». Ou alors, tu as été contactée pour incarner la prochaine James Bond Girl, dans la foulée de Léa Seydoux et de la Bellucci.

— David, sois sérieux une minute.

Et j'ai relaté l'appel du notaire normand.

— Quelles sont tes intentions ?

— Refuser. Refuser tout net. Tu m'imagines avec lui dans Paris ? J'en ferais quoi ? J'organiserais des tours du parc Monceau ? Je me posterais à la sortie des métros pour faire la manche ? Je lui ferais faire du cinéma ? Et, bien entendu, il dormirait dans un parking où je louerais un box. Vraiment idéales, ces conditions, pour un âne... À moins que je n'achète un penthouse donnant sur le bois de Vincennes ou celui de Boulogne et que je m'organise pour que le petit broute l'herbe sur le toit de l'immeuble ! Ça devrait être possible avec mon compte épargne.

Cette fois, David a commencé à comprendre que la plaisanterie n'en était pas une.

— Mais d'où vient cette bestiole ? De qui hérites-tu au juste ? Y a-t-il d'autres solutions prévues dans les clauses du fameux testament ?

— Le notaire n'a rien voulu me dire au téléphone.

— Il va te faire tourner en... bourrique !

— David, l'ai-je semoncé.

— Ne nous affolons pas, a-t-il repris. Il doit y avoir une explication logique.

Il se projetait déjà en campeur du dimanche, marguerite entre les dents et camembert au bout du Laguiole ! Il nous voyait, lui, quelques amis et moi, passer des week-ends en Normandie chez l'habitant pour aller rendre visite à mon âne de compagnie ou planter une tente sur le terrain où mon « héritage » devait probablement couler des jours heureux.

Pour ma part, quand je devais partir en province pour un tournage, l'effervescence parisienne me manquait dans les vingt-quatre heures. J'éprouvais également un manque de particules fines, d'oxyde de carbone et de décibels pétaradants. Alors, les *shoots* de chlorophylle de David, très peu pour moi. Je frémissais d'effroi à la seule vision de ce bourricot paissant au fin fond de Saint-Creux-les-Monts et de moi veillant sur lui. En plus, j'avais refusé de m'astreindre à passer mon permis, considérant cette dépense inutile vu mes habitudes. Or l'implantation de l'animal pressenti exigeait, très certainement, de

quitter la ville pour quelque route secondaire. Si arborés soient-ils, ces chemins de traverse m'imposeraient d'apprendre à conduire. Après l'âne, les chevaux du moteur, cela faisait un peu trop d'équidés à mon goût !

Malgré l'âne, je devais revenir à mes... moutons ! Depuis le début de cette semaine mémorable, je m'imprégnais d'un personnage qui allait changer ma vie si je réussissais le bout d'essai. Elle s'appelait Maryse. Reporter de guerre, elle était empêtrée dans une liaison avec un bellâtre sur fond de secret de famille. Maryse, c'était le genre de battante qui déclare à sa descente d'avion, après plus de quatre cents jours de séquestration dans des geôles infernales aux confins d'un continent instable : « Les fundamentalistes sont des barbares, mais les fondamentaux sont ma liberté d'expression, mes enfants et mon mari. » Les tribulations d'un personnage de première partie de soirée à deux balles n'ont rien de folichon, j'ai hélas l'habitude. Toutes les fictions n'ont pas la chance de traverser les grilles de programme dans l'euphorie des cotes d'écoute. Mais cette fois, c'était un beau vrai rôle. Un de ceux que l'on attend pour amorcer un tournant dans sa carrière ou, au moins, pour prouver à quelques réalisateurs ce que l'on a dans le ventre. Si j'étais choisie, Maryse serait le tremplin pour un long métrage digne de ce nom. Je le sentais.

J'avais beau déployer des efforts louables pour me plonger dans l'équilibre psychologique de ladite Maryse, mes synapses et autres neurones n'en avaient que pour cet âne. Curcuma. Quel drôle de nom. Sur internet, je lus : « Plante herbacée rhizomateuse vivace du genre *Curcuma* de la famille des Zingibéracées originaire du sud de l'Asie. De ses rhizomes réduits en poudre est extraite l'épice homonyme. » Des sites vantaient les bienfaits de cette « épice superstar », en particulier pour ses propriétés anti-cancer et digestives.

Tant pis pour Maryse, en bonne extravertie que je suis, j'avais besoin d'une interaction sincère et vive avec un vrai être humain. Sans hésitation aucune, j'appelais Lorena. Six ans qu'elle conseillait les clients dans une librairie ésotérique. Elle ne se considérait pas comme une libraire. Elle avait suivi le parcours royal des khâgnes et hypokhâgnes, mais c'était finalement dans ce lieu improbable qu'elle se sentait utile. Je qualifiais ainsi cet endroit qui se voulait à la fois un espace de vente, de conférences, d'expositions et d'ateliers de développement personnel. La convivialité se ressentait dès le tintement du carillon de la porte. Les deux fondatrices, d'anciennes cadres supérieures reconverties après un *outplacement* retentissant pour l'une, un burn-out